

Cours de 1974-1975 :

RÉINSCRIPTIONS CONTEMPORAINES DU MARXISME (DÉRIVE, ABANDON, REPRISE)

COURS 1 – CM¹

« Le nouveau Marx », le tout sous la rubrique « les réinscriptions contemporaines du marxisme, dérive, abandon, reprise ». Ce que je voudrais faire aujourd'hui, c'est introduire dans la généralité cette question, expliquer ce que j'entends à travers elle, et commencer à donner les indications bibliographiques, au moins pour les premiers auteurs que nous allons travailler, le reste viendra par la suite.

LA PREMIERE QUESTION EST : QUI ? *QUI EST VISÉ ?* Visée qui n'est pas nécessairement polémique, mais souvent admirative, bien qu'elle implique tout de même un écart... Quels sont les penseurs visés sous ce titre général, réinscription contemporaine du marxisme ? Je ne crois pas qu'on puisse vraiment se limiter – ce qui fait déjà une littérature considérable. J'ai groupé ces penseurs en trois genres.

(1) Ceux qu'on peut appeler la nouvelle ultra-gauche (l'ultra-gauche traditionnelle étant composée, disons, de Karl Korsch (1886-1961) et Anton Pennekoek (1873-1960), Claude Lefort, Cornélius Castoriadis, Marcel Gauchet. Je sais que vous les connaissez pour la plupart. Ce sont les fondateurs et les principaux scripteurs de la revue *Textures*², mais aussi (surtout en ce qui concerne les deux premiers) les fondateurs de *Socialisme ou Barbarie*³.

(2) Le deuxième, je ne sais pas comment on peut l'intituler, c'est le groupe des "désirants" ; il comporte évidemment Gilles Deleuze, Félix Guattari, Jean-François Lyotard et la revue *Recherches*⁴ – surtout les numéros 13 et 14, les deux derniers, je crois : « Les équipements du pouvoir », puis « Idéal historique », une critique du militantisme – mais aussi les revues *Minuit*⁵ et *Actuel*⁶ d'une certaine façon.

(3) Quant au troisième groupe, il est constitué par Louis Althusser et les siens, Etienne Balibar, Pierre Macherey, Jacques Rancière, et quelques autres.

Nous les verrons, je pense, dans cet ordre-là. En tout cas, nous commencerons par Castoriadis et Lefort.

¹ Ce cours comportait en principe des cours magistraux et des travaux dirigés (consistant en lecture de textes) ; mais en cours de route, le déroulement en a été modifié. (Éd.)

² *Textures* : revue marxiste (1970-1975) fondée par Cornélius Castoriadis, Pierre Clastres, Marcel Gauchet, Claude Lefort, Marc Richir (Éd.)

³ *Socialisme ou Barbarie* : cette revue créée en 1948 et active de 1949 à 1967 a pour fondateurs Cornélius Castoriadis et Claude Lefort, ex-membres du PC internationaliste et ayant été trotskistes. On lui doit la notion de « capitalisme d'État » concernant les pays socialistes. (Éd.)

⁴ La revue *Recherches* est la revue de la fédération des groupes d'études et de recherches institutionnelles (G.F.G.E.R.I.) qui ont été créés en 1965 pour lier entre eux, par un local, un périodique, et un réseau de rencontres, des groupes militants dans différents milieux du travail social. (Éd.)

⁵ La revue *Minuit* a été créée en 1972 et a paru jusqu'en 1982 sous la direction de Mathieu Lindon. (Éd.)

⁶ *Actuel* est un journal qui a paru de 1968 en 1975 comme journal de la contre-culture. (Éd.)

Mon énumération laisse bien des gens de côté dont il convient de dire quelques mots pour indiquer la raison de leur exclusion. Ce sont *soit* ceux qui se taisent entièrement ou presque entièrement sur Marx, par exemple Derrida, *soit* ceux qui ont affaire sans problème à un Marx bien connu, mais exactement au sens où Hegel disait que « ce qui est bien connu n'est pas véritablement connu » (on n'en a pas gagné la connaissance, ajoutait-il, précisément parce que c'est bien connu). Ces derniers ont affaire sans problème à un Marx bien connu, et le lisent généralement comme économiste ou en économiste(s), ou bien encore comme sociologue ou en sociologue(s). L'exemple type en est Raymond Aron. Nous laisserons également de côté tous ceux pour qui l'évidence du contenu de sens immédiatement repérable dans le texte a depuis longtemps disparu, et ceux dont le rapport au texte de Marx – mais aussi aux textes de Engels et de Lénine et même à la tradition du mouvement ouvrier – est un rapport de deuxième degré au moins. Je reviendrai sur ce point en essayant d'expliquer ce que j'entends par réinscription.

Mais, comme je le disais, j'élimine donc aussi ceux qui, comme R. Aron, croient les thèses de Marx tout simplement réductibles au contenu de sens qui affleure dans le corpus textuel et qui lisent au tout premier degré. Ainsi, Aron, certain de posséder un marxisme réel qui serait celui de Marx, pense aussi être capable de le distinguer des marxismes imaginaires. Voir le titre de l'une de ses plaquettes polémiques qui vise à rééditer contre Althusser l'opération qu'il a déjà menée en son temps contre Sartre⁷. Pour notre part, et à l'inverse de lui, nous nous promènerons dans des marxismes imaginaires qui ne sont pas sans rapport avec les textes de Marx, et considèrent ces textes comme une machination d'écriture non réductible à ses thèses immédiates.

À propos de ceux qui ont un Marx "bien connu", généralement économiste et sociologue, je ferai une incise concernant Castoriadis, par qui nous commencerons. Évidemment, non parce que Castoriadis serait assimilable à Aron, mais parce que, par bien des aspects, il a un Marx qui est le même que celui d'Aron. Voir la formulation la plus générale de son approche dans l'introduction de *La société bureaucratique* :

« Marx avait voulu faire une critique de l'économie politique, c'est une économie politique qu'il a faite ».⁸

Bien des motivations de la rupture avec le marxisme à laquelle Castoriadis se sent contraint viennent, je crois, de ce qu'il a un Marx souvent trop court et insuffisant. Il a certes un excellent motif de rupture, mais aussi un motif qui me semble *déficient* et qui tient à ce qu'il lit Marx comme Aron le lit. Bien qu'il sache ce qu'Aron oublie ou n'a jamais su, à savoir que Marx a voulu faire une critique de l'économie politique, et que ce n'est pas la même chose que de faire une économie politique, il le lit néanmoins comme un homme qui a fait une économie politique.

J'exclus donc du premier groupe à la fois ceux dont le langage devrait aussi investir et inquiéter le terrain marxisme, mais qui n'en sont pas encore là, peut-être pour d'excellentes raisons, comme Derrida, et ceux qui ont affaire à un Marx qui n'a rien à voir avec l'idée d'une réinscription de Marx, et qui est le Marx "bien connu" que l'on croit pouvoir posséder dans sa vérité objective.

J'exclurai en outre de nos parcours toute la tradition italienne (presque entièrement intérieure au P.C.I. depuis sa fondation jusqu'à aujourd'hui), et cela non pour des raisons d'essence, mais

⁷ Cf. Raymond Aron, *D'une Sainte Famille à l'autre, Essai sur le marxisme imaginaire*, Paris, Gallimard, 1969. (Éd.)

⁸ *Socialisme ou Barbarie*, in *La société bureaucratique*, tome 1, Paris, Bourgois, 10/18, 1973, p. 47.

parce que dans le cadre de l'enseignement de recherche (PHI 501) de cette année, j'essaierai de faire connaître ces travaux italiens passionnants et peu connus en France. En fait, la tradition italienne n'appartient pas vraiment à la réinscription entendue comme le lendemain de la philosophie – c'est-à-dire l'entrecroisement entre la fin de la métaphysique et la redécouverte de Marx. Cette idée de réinscription émerge d'une tradition française récente qui passe par la filière heideggerienne ou par l'usage fait en France de la linguistique ou de Freud. En revanche, ce qui s'est maintenu vivace dans la tradition italienne est plus la dimension philologique que la veine philosophique et sa complication en une ré-écriture–ré-inscription de Marx qui ne dit pas grand chose aux Italiens. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne trouve pas chez eux des points de vue et des travaux extrêmement intéressants et tout à fait contemporains, bien qu'ils restent cependant toujours à l'intérieur d'une espèce d'immédiateté du langage de Marx. J'exclurai enfin Mao, pour la bonne raison que je ne le connais pas. Nos parcours seront donc très français et très limités.

Voilà pour la réponse à la question : Qui ?

LA DEUXIEME QUESTION EST CELLE DE LA « REINSCRIPTION ». Là-dessus presque tout a déjà été dit quand on a dit qu'il ne s'agit pas de prendre Marx au ras de sa lettre – quoique la lettre soit toujours subversive du sens. Mieux vaut dire qu'il ne s'agit pas de prendre Marx dans le contenu apparent (évident) de ses thèses ou le contenu de sens de ses textes, et qu'il ne s'agit pas non plus simplement de le démembrer en le resituant (à la manière des historiens de la philosophie) au confluent de ses sources – c'est-à-dire de rééditer une fois de plus un « Hegel et Marx », peut-être aussi un « Feuerbach et Marx », et pourquoi pas un « Bruno Bauer ou Max Stirner et Marx », ou même un « Kant et Marx », ou un « Aristote et Marx » qui, lui, serait pourtant bien légitime. Il ne s'agit donc ni de plonger Marx dans l'histoire de la philosophie, ni, du reste, de le soumettre à la tentative (désormais bien repérée dans son intérêt, mais aussi dans sa limite) de la déconstruction.

Pourtant souvent Marx s'y prêterait effectivement, cette déconstruction jouant comme toujours sur une équivoque fondamentale, non du texte, mais de sa texture même, et notre question aurait pu être : Dans quelle mesure l'écriture de Marx est marquée du sceau de la métaphysique, dans quelle mesure elle est au contraire dans un dehors effectif par rapport à cette métaphysique, et dans quelle mesure enfin cette dichotomie est elle-même trop simple ? Remarquez que toutes ces questions sont légitimes et qu'il y a, d'une certaine façon, un travail de dé-construction à opérer sur Marx – et sans doute passerons-nous en partie par lui. Mais ce n'est pas exactement ce que je cherche. Je ne veux certes pas juger pour les autres *des* « réinscriptions contemporaines » ; mais pour moi, l'idéal d'une réinscription serait de se laisser guider par des visées qui sont celles d'aujourd'hui. Je me mets un peu dans l'attitude qui est celle de Deleuze à l'égard de Nietzsche dans le *Nietzsche aujourd'hui ?*⁹ Or les textes que nous allons lire, à l'exception du second groupe (Deleuze, Guattari etc.), ne sont pas vraiment de ce type. Si "réinscription" voulait dire cela, seul le deuxième groupe correspondrait à peu près, en revanche, le premier assez mal, parce que ce qui caractérise Lefort et Castoriadis, c'est fondamentalement leur traditionalité. Traditionalité déjà dans la forme de l'écriture, qui est une écriture que je n'ose pas dire académique – elle est tout même mieux que cela, parce qu'elle comporte un grand souffle rhétorique dont l'académisme s'acquitte mal et est peu capable –, mais elle reste une grande écriture classique qui, même si elle finit parfois par dire le contraire dans la thèse, croit toujours possible

⁹ Cf. G. Deleuze, « Pensée nomade », in *Nietzsche aujourd'hui ?*, tome 1, Paris, Editions 10.18, 1973. (Éd.)

de maîtriser les procédures, de savoir où elle en est, de saisir ce qu'il en est exactement et objectivement de Marx par exemple, et donc aussi de définir assez nettement une rupture avec Marx, en marquant la différence entre ce qui lui est dû et ce en quoi il est décevant, et en expliquant clairement où on le quitte et où on le continue – et cela, encore une fois, au niveau du contenu de sens des thèses. Bref, c'est là le degré zéro de la réinscription qui suppose que l'inscrire-tout-court ne menace que la surface des choses ; qu'on peut sauver l'esprit de Marx le cas échéant en quittant sa lettre ; qu'on peut établir des délimitations supposées claires, par exemple celle entre critique de l'économie politique et économie politique invoquée par la phrase de Castoriadis que je vous ai lue à l'instant ; ou bien encore qu'il y a une sorte d'ouverture et de généralité du travail philosophique qui n'a pas à se comprendre lui-même de façon marxiste et qui peut travailler sur (avec, ou au besoin, contre) certains aspects du marxisme.

La philosophie du pouvoir, préoccupation constante de Claude Lefort qui lui vient de l'évidence de la transcendance du politique sur la production, est dans cette situation. En quoi il y a un non-marxisme originel de Lefort dans lequel il reconnaît lui-même sa croyance fondamentale héritée de Merleau-Ponty : la croyance à une consistance en soi et pour soi de la pensée interrogative (dimension philosophique). C'est en cela qu'il me touche le plus. Néanmoins, toutes ces (pseudo-)évidences, même formulées avec toute la subtilité de Lefort (ne parlons pas de Castoriadis pour qui c'est plus clair et plus sommaire encore), font que le premier groupe ne tente une réinscription de Marx qu'*en un sens vraiment élémentaire*. Cela ne veut pas dire que les questions posées par l'ultra-gauche soient des questions secondaires ou élémentaires, la puissance d'effraction de certains textes de Castoriadis – par exemple le contenu de « Marxisme et théorie révolutionnaire » des années 1964-65¹⁰ est tout à fait surprenant – qui appellent mai 68 de façon absolument prophétique. Cela ne veut pas dire non plus que serait à blâmer la volonté de retrouver les tâches et les questions philosophiques proprement dites – le besoin de philosophie qui apparaît d'autant plus à Lefort et à Castoriadis qu'ils ont exercé une critique des institutions bureaucratiques issues d'une certaine application de Marx et ont décelé chez Marx lui-même les germes de la dégénérescence idéologique du marxisme allant de pair avec la bureaucratisation de l'organisation.

Mais, bien que tous deux rendent respectable et actuel le besoin de philosophie, j'ai néanmoins quelques soupçons et fais montre de vigilance, précisément au moment où ils passent du marxisme à la philosophie. Car ce qu'ils manifestent ainsi est le besoin d'une théorie du marxisme, également présent dans le groupe des althussériens. Or, à mon sens, la conjoncture actuelle n'est pas seulement marquée par le besoin d'une théorie du marxisme, mais aussi par le besoin de marxisme dans la théorie. Dans tous les domaines, on voit en effet à l'œuvre, chez ceux qui écrivent et publient, le désir de trouver une formulation marxiste à leur travail, à leurs questions, ou même tout simplement à la subversion de leur savoir. Et le besoin de théorie est également présent chez tous les marxistes qui se sont libérés (*grosso modo*) du stalinisme ou du trotskisme. La question ultime que profile ce chiasme est donc : *En quel point de la balance se recroisent le besoin de théorie du marxisme et le besoin de marxisme de la théorie ; et comment répondre à ce double besoin ?*

¹⁰ « Marxisme et théorie révolutionnaire » faisait partie du « plan d'ensemble de la publication » de la « *La société bureaucratique*, mais n'a, en fait, été publié dans aucun des deux volumes de l'édition 10/18. Nous en donnons ici en annexe une copie.

QUE FAUT-IL DIRE ENCORE DE CE CONCEPT DE REINSCRIPTION ? Je pense qu'il est trop tôt pour en dire plus dans cette introduction générale, qu'il faudra le reprendre et le préciser pour chaque groupe. Mieux vaut le faire en temps utile, c'est pourquoi je me contenterai aujourd'hui de ce que je viens de dire sur Lefort et Castoriadis, puisque nous nous occuperons d'abord du premier groupe. Quant à savoir de quel type de réinscription il s'agit chez Deleuze and C° et chez les althussériens, cela viendra en son temps ainsi que la bibliographie. Inutile d'en parler dans la généralité aujourd'hui.

En revanche, ce que je veux essayer d'indiquer, dans la généralité de ce cours, c'est d'où ça parle – D'OÙ JE PARLE ? Question d'honnêteté, même si je ne pense pas que ce soit décisif. Deux points facilement repérables sont pour moi *focaux* :

(1) C'est premièrement le choix *pour la philosophie*, sur le point de savoir quelle est la nature du matérialisme historique dialectique dans l'opposition philosophie / science. Dans cette opposition qui, en effet, partage les auteurs en deux camps, je me rangerai donc dans le camp qui dit que la généralité du discours de Marx et de l'entreprise marxiste en général est bel et bien une généralité de niveau philosophique. C'est le point sur lequel je me sens à peu près ferme.

(2) Le second point relatif à ce que je pourrais dire pour mon propre compte dans les remarques, dans les lectures ou parfois dans la forme plus architectonique du cours, suppose bien entendu un Marx par devers soi, qui est un Marx encore nébuleux ; je dirai plutôt galaxique, parce que je ne crois pas qu'il soit fumeux (le nébuleux étant toujours le brouillard, j'espère bien ne pas être dans le brouillard à l'égard d'un Marx possible !). Il est encore galaxique, c'est-à-dire qu'il n'est pas encore assez refroidi, trop en ébullition, et que les matières dures des textes sont encore en état de fusion. Et on pourrait définir ce Marx, si tant est qu'on puisse définir une galaxie, d'une façon qui risque de faire grincer quelques dents (parce qu'elle met en avant des noms de l'histoire de la philosophie complètement non-marxistes), en disant que ses points extrêmes sont Aristote et Heidegger.

Pour tous ceux qui ont suivi mon cours de troisième cycle sur « Le matérialisme historique et la question de l'être » tout cela n'est pas nouveau. Et si l'on veut parler autrement qu'en invoquant des noms, il faudrait dire que dans cette galaxie-Marx, il y a tout de même déjà, entre la tradition et son excès, un noyau solide : *c'est une certaine élaboration du concept de production*. Ce qui, en effet, me paraît être fondamental dans le traitement du mode de production bourgeois chez Marx, ce sont tous les caractères par où ce traitement concerne la réalisation de la logique au sens hégélien comme argent de l'esprit, c'est-à-dire finalement le destin d'abstraction du régime métaphysique de la pensée occidentale, et en particulier de la pensée moderne. Tous ces thèmes se groupent autour d'un thème central qui est celui de l'*infinitisation* – dont le contraire radical (ou le dehors) est évidemment le thème heideggerien de la finitude essentielle, ou aussi bien du « *peras* » (du fini) aristotélicien –, le grand "*hiatus*", la rencontre, étant entre la logique du Capital et la logique de la technique moderne prise en son essence, laquelle essence est, selon Heidegger, identique à l'essence de la métaphysique moderne.

C'est l'identité obscure de ces deux logiques de l'infini que je poursuis dans (et autour de) du thème de la production. Je ne le fais plus seulement maintenant dans les *Manuscrits de 1844* pour rappeler l'origine proprement ontologique du concept de production chez Marx, comme je

l'ai fait dans le texte que j'ai publié sur le jeune Marx¹¹, mais pour suivre, dans le même esprit, les analyses de la production dans *Le Capital*, ou dans des textes comme « Subordination formelle et subordination réelle du Travail au Capital »¹², ou même dans la question du rapport de la critique de l'économie politique à l'économie politique, telle que les théories sur la plus-value l'instruisent à propos de Smith et Ricardo¹³.

Cela pour dire que ce que je dis ne tombe pas de nulle part... Mais ce qui doit vous intéresser n'est pas cela, mais les auteurs dont nous allons parler.

Pour le premier groupe, voici une bibliographie élémentaire :

CORNELIUS CASTORIADIS

– *La société bureaucratique*, tome 1 (*Socialisme ou Barbarie*) : « Les rapports de production en Russie » (10/18)

– *L'expérience du mouvement ouvrier*, tome 1 : *Comment lutter ? (Socialisme ou Barbarie)* (10/18)

– *L'expérience du mouvement ouvrier*, tome 2 : *Prolétariat et organisation (Socialisme ou Barbarie)* : (10/18)

Dans *Socialisme ou barbarie*, en 10/18 il manque deux textes :

– « Sur le contenu du socialisme, I » (*Socialisme ou Barbarie*, N° 17 de juillet 55), texte important pour notre sujet, par son contenu et par les allusions à Marx, comme on s'en rend compte en lisant les pages 32-33 de l'introduction de *La Société bureaucratique*, où Castoriadis dit ceci :

« C'est l'intention de concrétiser la rupture avec le monde hérité dans tous les domaines qui anime les textes sur LE CONTENU DU SOCIALISME. Le programme explicitement formulé dans le premier (CS I, 1955), était de montrer que des postulats décisifs de la "rationalité" capitaliste étaient restés intacts dans l'œuvre de Marx ... »

Peut-être faut-il noter dès maintenant qu'il y a deux évidences qui gouvernent la rupture de Castoriadis avec le marxisme. Selon la première, Marx qui voulait faire une critique de l'économie politique n'aurait fait qu'une économie politique, de surcroît fausse. Selon la seconde, de même qu'il y aurait dans la société capitaliste les germes d'une autre société qui ne serait pas un état ouvrier, mais une sorte de produit moderne nouveau à analyser *ex nihilo* – à savoir le bureaucratisme soviétique –, de même il y aurait dans la "rationalité" à l'œuvre chez Marx tout un passif, à savoir l'héritage de postulats décisifs de ce que Castoriadis appelle la "rationalité" capitaliste, c'est-à-dire aussi bien de la philosophie politique que de l'économie politique. Cette double conviction conduit Castoriadis à croire qu'il n'est possible de répondre au désir et aux tâches actuelles de la révolution que par l'idée d'une rupture avec Marx – idée qui est cependant aussi obscurément celle d'une réalisation-continuation de Marx.

– Le second texte manquant de « Sur le contenu du socialisme, I » qui appartient à notre sujet est « Marxisme et théorie révolutionnaire » (1 à 5) qui se trouve dans les numéros 36 à 40 (avril

¹¹ Cf « Incipit Marx », *Traditionis Traditio*, Paris, Gallimard, 1972.

¹² « Subordination formelle et subordination réelle du Travail au Capital », Pléiade, *Œuvres économiques*, tome 2, « Matériaux pour l'économie », 1861-1865, p. 365 sq. (Éd.)

¹³ Cf. Pléiade, *Œuvres économiques*, tome 2, « Matériaux pour le deuxième volume du *Capital* » : Remarques critiques à propos d'Adam Smith et de Ricardo, p. 617 sq. (Éd.)

64–juin 65) de *Socialisme ou Barbarie*. Castoriadis y explicite sa rupture avec le marxisme, cf. la page 45 de l'Introduction (que nous allons travailler) :

« Cette rupture a été explicitée dans la première partie de *Marxisme et théorie révolutionnaire* (1964-1965) ». (*Société bureaucratique*, tome 1, p. 45).

Quant à la nature de cette rupture, elle tient à ce que Castoriadis voit la continuation de Marx, qui en sauve l'esprit véritable, dans le résultat des analyses et des positions qui sont les siennes et qui découlent toutes de la critique de la bureaucratie. Mais il se trouve que la survie de cet esprit requiert la mise à mort du corps – si bien que Castoriadis n'adhère plus au corps, en particulier au corps textuel de Marx et Engels, et encore moins de Lénine, mais qu'il en transporte l'esprit dans l'urne de son intention. (Cf. *Textures*.)

CLAUDE LEFORT

Co-fondateur de *Socialisme ou Barbarie*, et l'un des seuls disciples de Merleau-Ponty. On ne voit d'ailleurs pas d'emblée comment cela tient ensemble. Pour le comprendre, il faut se tourner vers le commencement de son œuvre : *Les Éléments d'une critique de la bureaucratie* (Paris, Gallimard (TEL), 1979).

Cet ouvrage réunit plusieurs groupes de textes. D'abord, des études qui s'échelonnent de 1948 à 1958 et qui sont d'anciens articles publiés soit dans les *Temps modernes*, soit dans *Socialisme ou Barbarie* ; ensuite, des textes qui proposent, si l'on peut dire, une critique immédiate de la bureaucratie et une réaction à l'actualité (sinon journalistique, du moins de niveau revue) – ce qui ne veut pas dire qu'ils ne contiennent pas de choses intéressantes ; enfin, des textes parus entre 1960 et 1969, qui se trouvent dans la troisième partie et qui sont les plus intéressants pour nous – plus particulièrement le chapitre 10 intitulé « La dégradation idéologique du marxisme » ; et le chapitre 13 datant de 1970 et intitulé « Le nouveau et l'attrait de la répétition » qui présente aussi la question de la semi-rupture avec le marxisme (à l'inverse de tous les textes antérieurs qui se font dans l'horizon d'évidence du marxisme).

Le deuxième titre de Lefort à retenir est le grand œuvre (sa thèse) : *Le travail de l'œuvre Machiavel* (Paris, Gallimard, 1972). L'enjeu principal et l'objet constant en est une lecture du *Principe* et des *Discorsi*. C'est là qu'on trouve vraiment Lefort, son intelligence du mystère ou de la transcendance du pouvoir. Mais le thème du pouvoir, s'il est essentiel, y est immergé dans bien d'autres thèmes, puisque l'ouvrage propose une lecture chapitre par chapitre (et parfois ligne à ligne) de Machiavel même. De plus, dans son travail de thèse, Claude Lefort n'a pas fait la jonction avec tout ce qu'il a écrit par ailleurs dans *Socialisme ou Barbarie*, ou dans la presse. Il nous faudra chercher dans ce texte ce qui recoupe les questions qu'il poursuit ailleurs, en particulier dans les textes suivants :

(1) L'article écrit en collaboration avec Marcel Gauchet, intitulé *Sur la démocratie : le politique et l'institution du social*, et publié en 71 dans les numéros 2 et 3 (numéros doubles) de *Textures* ;

(2) *La naissance de l'idéologie et l'humanisme* (Introduction), article paru en 75 dans le numéro 6-7 de *Textures* ;

(3) Le grand article de l'*Encyclopedia Universalis* : *l'Ère des idéologies* (*Organum*). C'est le texte le plus général qui fait le tour des positions de Lefort.

(4) À quoi il faut ajouter un article de Marcel Gauchet paru dans le numéro de *Critique* d'octobre 74 : *La logique du politique*, qui a l'intérêt de rendre compte du *Travail de l'œuvre Machiavel* dans sa liaison avec l'ensemble de l'œuvre de Lefort et d'y avoir réussi de façon remarquable, au moins dans les premières pages.

COURS 1 – TD

CORNELIUS CASTORIADIS :

LECTURE (1) de l'« Introduction » à

La société bureaucratique 1 (Les rapports de production en Russie), p. 11-62

J'ai d'abord pensé résumer et m'y suis essayé, c'est faisable, mais cela fait disparaître le texte, d'autant plus que le ton a une importance énorme chez Castoriadis qui s'est brouillé avec à peu près tout le monde – ce qui n'est pas le cas de Lefort (nous comprendrons pourquoi).

Les textes qui nous retiendront ont été rédigés et publiés sur une période de trente ans qui n'est pauvre ni en événements cataclysmiques, ni en mutations profondes. Énumérons-les (cf. p. 11-12) :

« La deuxième guerre mondiale et sa fin ;

l'expansion du régime bureaucratique et de l'empire de la Russie sur la moitié de l'Europe ;

la guerre froide ;

l'accession de la bureaucratie au pouvoir en Chine [GG : Ce qui indique déjà que, pour Castoriadis qui voit tout simplement en Mao le successeur du stalinisme sans aucune particularité, et dans le régime maoïste une bureaucratie au pouvoir, il n'y a pas d'espoir à l'Est, en Orient] ;

le rétablissement et l'essor sans précédent de l'économie capitaliste ;

la fin brutale des empires coloniaux fondés au XVI^{ème} siècle ;

la crise du stalinisme, sa mort idéologique et sa survie réelle ;

les révoltes populaires contre la bureaucratie en Allemagne de l'Est, en Pologne, en Hongrie et en Tchécoslovaquie ;

la disparition du mouvement ouvrier traditionnel dans les pays occidentaux, et la privatisation des individus dans tous ;

l'accession au pouvoir d'une bureaucratie totalitaire dans certains pays ex-coloniaux et de démagogues psychopathes dans d'autres ;

l'effondrement interne du système de valeurs et de règles de la société moderne ;

la remise en cause, en paroles, mais aussi en actes, d'institutions dont certaines (écoles, prisons) datent des débuts des sociétés historiques, et d'autres (famille) sont nées dans la nuit des temps ;

la rupture des jeunes avec la culture établie et la tentative, d'une partie d'entre eux d'en sortir et, moins apparent mais peut-être plus important, l'éclipse, qui sait, la disparition pour un temps indéfini des repères hérités et de tous les repères de la réflexion et de l'action, la société dépossédée de son savoir et ce savoir lui-même, enflant comme une tumeur maligne, en crise profonde quant à son contenu et quant à sa fonction ;

la prolifération sans bornes d'une foule de discours vides et irresponsables ;

la fabrication idéologique industrialisée et l'encombrement des marchés par une pop-philosophie en plastique [GG : ce qui brouille Castoriadis avec Deleuze, car ce qu'il dit là est une allusion au texte de Deleuze sur Hume paru dans *l'Histoire de la philosophie* de Châtelet où apparaît en effet l'expression "pop-philosophie"¹⁴]

– tels sont, dans un ordre chronologique approximatif, quelques uns des faits qu'auraient dû affronter ceux qui, pendant cette période, se sont mêlés de parler de société, d'histoire, de politique.

Dans ces conditions, on excusera peut-être l'auteur, produit hors mode d'une époque autre, de ne pas se contenter, comme il sied à présent, d'écrire n'importe quoi aujourd'hui après avoir publié un autre – et le même – n'importe quoi hier, mais de prétendre prendre en

¹⁴ Cf. G. Deleuze, « Hume », *Histoire de la philosophie* « Le dix-huitième siècle », F. Châtelet (dir.), Paris Hachette, 1972, p. 76. (Éd.)

charge autant que faire se peut sa propre pensée, réfléchir à nouveau sur son cheminement, s'interroger sur la relation entre les écrits et l'évolution effective, essayer de comprendre ce qui, au-delà des facteurs personnels ou accidentels, a permis à certaines des idées d'affronter victorieusement l'épreuve de l'événement, en a rendu caduques d'autres, fait enfin que certaines de celles auxquelles il tenait le plus – mais ce n'est pas là une nouveauté dans l'histoire –, reprises et propagées depuis qu'ils les a formulées, lui semblent parfois devenues des instruments entre les mains d'escrocs pour les innocents. »

C'est là une chute à la Jean-Jacques Rousseau. Mais ce qui est frappant, c'est le mépris jeté, naseaux fumants sur à peu près tout le monde, au nom d'un moralisme obstiné de la responsabilité, comme si tous les autres étaient des irresponsables écrivant n'importe quoi, aujourd'hui aussi bien qu'hier !

La volonté de classicisme et le mépris à l'égard du risque contemporain font qu'en effet Castoriadis est peut-être un produit hors mode d'une autre époque, qui se coupe inutilement de beaucoup de choses qu'il ne comprend pas. Il a même rompu avec Lefort à deux reprises – ruptures politiques qui n'ont pas affecté leur amitié, du moins dans ces cas-là. Mais, quoi qu'il en soit de son caractère, Castoriadis appelle l'estime parce qu'il a effectivement milité dès son plus jeune âge, non dans la sécurité des appareils syndicaux d'un pays libéral, mais dans la Grèce de l'occupation allemande où il était surveillé à la fois par la Gestapo et la Guépéou, parce qu'il a sans cesse vécu dans la clandestinité jusqu'à une époque tout à fait récente ; et même du temps de *Socialisme ou Barbarie*, presque tous ses textes étaient publiés sous des pseudonymes. Il a donc un passé de militant qui mérite toute notre estime ; de plus, il est véritablement le seul avec Claude Lefort (avec qui il s'est retrouvé co-fondateur de *Socialisme ou barbarie*) à avoir développé une critique de la bureaucratie.

Au début, il a mené une analyse du phénomène du stalinisme selon des postulats marxistes, il a perçu dans le stalinisme quelque chose d'autre que le culte de la personnalité, et refusé toute explication de niveau psychologique du phénomène stalinien. Dans *Les rapports de production en Russie* (sous-titre du tome 1 de *Socialisme ou barbarie*) il a cherché de façon typiquement marxiste, à travers l'époque, l'explication de cette société qu'il considère comme complètement nouvelle et artificielle en un sens. Or l'analyse qu'il fera d'elle, bien qu'elle soit, au départ, d'intention proprement marxiste, le conduira à récuser même les schémas qu'il tient pour proprement marxistes.

*

La première subdivision de l'Introduction est intitulée : DE L'ANALYSE DE LA BUREAUCRATIE A LA GESTION OUVRIERE (p. 12-23), et elle comporte notamment le récit du début de la vie politique de Castoriadis entre 1944 et 1948. Je saute un peu sur les détails... Le parti communiste dont il parle est le parti communiste grec, et quand il en dit ceci :

« Le caractère réactionnaire du parti communiste, de sa politique, de ses méthodes, de son régime interne, autant que le crétinisme imprégnant, alors comme maintenant, n'importe quel discours ou écrit émanant de la direction du P.C., apparaissaient dans une clarté aveuglante » (p. 13),

c'est la désillusion d'un jeune homme qui s'était inscrit aux jeunesses communistes sous la direction de Metaxas et qui, se trouvant bientôt confronté à la réalité de l'attaque allemande contre la Russie et de l'occupation allemande de la Grèce – le tout déterminant ce qu'il appelle une orientation chauvine du P.C. grec –, en vient à se poser un certain nombre de questions. Sa

désillusion le conduit à renoncer à redresser le parti par une lutte idéologique menée de l'intérieur, à renoncer à lutter contre la constitution d'un front national de libération (genre grand mouvement populaire marqué par le chauvinisme), et par conséquent au trotskisme dans sa fraction la plus gauchiste qui fait fond sur une critique du stalinisme. Que peut-on faire en effet en pareil cas, si ce n'est passer au trotskisme ! (Bien entendu, l'épisode trotskiste n'a été qu'un moment de son évolution et, par la suite, il fera une critique du trotskisme qui est, comme tout ce qu'il écrit, sévère et définitive.) Ainsi enchaîne-t-il en soulignant que :

« Survivre à la double persécution de la Gestapo et du Guépéou local (l'O.L.P.A. qui a assassiné par dizaines les militants trotskistes, pendant et après l'occupation) s'est avéré un problème soluble. » (*ibid.*)

Pas un mot de plus sur la façon dont il a survécu – là est sa grandeur personnelle. Et d'ajouter qu'« Autrement plus difficiles étaient les questions théoriques et politiques posées par la situation de l'occupation », et que la question plus difficile était qu'en un sens, « on ne pouvait pratiquement plus parler de prolétariat, mais d'une sorte de lumpénisation générale » (*ibid.*) , car dans de telles conditions historiques, la population était de proche en proche tout entière enrôlée par le P.C., dans une très large adhésion populaire de fait.

Là est la première énigme pour ce jeune homme qui vient de quitter les jeunesses communistes grecques et qui se demande :

« De quoi était donc faite l'adhésion des masses à la politique stalinienne, qui les rendaient non seulement sourdes à tout discours révolutionnaire et internationaliste, mais prêtes à égorger ceux qui le tenaient [GG : à savoir : les trotskistes de gauche] et que représentait le parti stalinien lui-même ? » (p. 13-14)

C'est en ce point que commence sa critique du trotskisme, du moins du trotskisme-léninisme traditionnel dont il dit ceci :

« Pour le trotskisme-léninisme traditionnel, la réponse, toute trouvée, consistait dans la répétition amplifiée du paradigme de la Première Guerre mondiale : la guerre n'avait été possible que par la résurgence des "illusions nationalistes" des masses, qui devaient en rester prisonnières jusqu'à ce que l'expérience de la guerre les en débarrasse et les conduise à la révolution. Cette même guerre n'avait fait que parachever la transformation du parti communiste en parti réformiste-nationaliste, définitivement intégré à l'ordre bourgeois, que Trotsky avait depuis longtemps prévue. Quoi de plus naturel, alors, que l'emprise du P.C. sur les masses qui imputaient tous leurs maux à la nation "ennemie" ? Pour les trotskistes, comme pour Trotsky jusqu'à son dernier jour, le P.C. ne faisait que rééditer, dans les conditions de l'époque, le rôle de la social-démocratie chauvine en 1914-18, et les Fronts "nationaux" ou "patriotiques" qu'il patronnait n'étaient que des déguisements nouveaux de l'"Union sacrée". (Je ne parle là que de la ligne trotskiste conséquente – même si elle était minoritaire.) » (p. 14)

La suite du texte critique ainsi cette explication trotskiste traditionnelle de la politique stalinienne des P.C. occidentaux – politique qui obtient un succès populaire :

« Jusqu'à un certain point, les faits pouvaient encore être adaptés à ce schéma – à condition, comme c'est toujours le cas pour le trotskisme, de les déformer suffisamment et de se donner un "demain" indéfini. Pour ma part, assimiler le P.C. à un parti réformiste, quand on l'avait tant soit peu connu de l'intérieur, me paraissait léger, et les illusions des masses ne me semblaient ni exclusivement ni essentiellement "nationalistes". Ce qui était malaise intellectuel se transforma en certitude éclatante avec l'insurrection stalinienne de décembre 1944. Il n'y avait aucun moyen de faire rentrer celle-ci dans les schémas en cours, et le vide inégalé des "analyses" que tentèrent d'en présenter les trotskistes à l'époque et par la suite, en témoigna amplement. Il était en effet évident que le P.C. grec n'agissait pas en parti réformiste, mais visait à s'emparer du pouvoir en éliminant ou en ligotant les représentants de la bourgeoisie. » (p. 14-15)

Deux points sont à souligner :

PREMIER POINT : Cette critique ne tient que parce que “réformisme” est pris en un sens qui renvoie seulement à la question de la prise du pouvoir. D’ailleurs, étant donné que, selon l’opposition classique réforme / révolution, ce qui est réformiste n’est pas révolutionnaire et n’induit pas de prise de pouvoir et de changement fondamental de régime, l’analyse trotskiste réformiste du P.C. ne tient pas, puisqu’il y a effectivement eu une insurrection stalinienne et une prise de pouvoir réelle dans le pays par la seule force, à l’époque organisée contre l’occupation, c’est-à-dire le P.C. grec – « à l’exception, et encore, de la Place de la Constitution à Athènes » (p. 13). Et si cette prise de pouvoir a finalement échoué, ce n’est que parce que l’armée anglaise y a mis fin, et non parce que les masses n’ont pas suivi. Si c’est cela qu’on appelle réformiste, les Grecs n’étaient donc pas réformistes. Il faut le préciser, car on fait aujourd’hui des termes de réformisme, de révisionnisme (et d’autres encore) un emploi fibreux, mou, extensif. Or le côté bâtard du concept de réformisme est intéressant si toutefois on en maîtrise la bâtardise. Cela suppose qu’on connaisse l’historique des filiations et que l’on ne réduise l’idée de réforme ni à celle de la prise de pouvoir (pas même pour désigner ceux qui renoncent), ni à l’opposition réforme / révolution, et que l’on entende par réformisme toute attitude (fût-elle révolutionnaire au point même de prendre le pouvoir, de nationaliser et planifier la production) qui ne cherche pas expressément à changer la nature de la production et qui vise à instaurer un État ouvrier, prolétarien, mais sans s’interroger sur le rôle dirigeant du parti dans la théorie de cet État. Ce qui s’oppose au réformisme pris en ce sens-là est révolutionnaire en un autre sens : au sens où la question fondamentale est celle de l’institution nouvelle de la classe ouvrière.

DEUXIEME POINT : Aujourd’hui, “réformisme” désigne les marxismes conventionnels qui, même s’ils admettent (soi-disant révolutionnairement, au sens classique et conventionnel du terme) la prise de pouvoir, la planification et les nationalisations, ne se posent ni la question du changement de nature essentiel de la production, ni, autour du pivot de la production, celle du changement de vie en général. Dans ces marxismes-là, il n’y a donc pas de prise en vue de la totalité du régime, du désir et de la crise de la culture, mais au contraire continuation des évidences occidentales. Et un tel emploi de “réformisme” (“réformisme révolutionnaire”) ne cadre pas avec celui canonique de Castoriadis (il fait en effet toujours un emploi canonique des termes) dont l’écriture appartient à un autre âge que le nôtre.

Sous cette réserve, son analyse trotskiste paraît cependant juste :

« seul un délirant aurait pu croire qu’une fois le P.C. installé au pouvoir, ces masses, militairement encadrées, menées au doigt et à l’œil, sans aucun organe autonome ni aucune velléité d’en former aucun, auraient “débordé” le P.C. » (p. 15)

C’est là ce qu’il appelle méchamment le fondement de l’analyse trotskiste : le “ ‘demain’ indéfini”. Selon lui, l’analyse trotskiste a du vrai ; elle semble même constituer le savoir définitif du politique (image de marque du trotskisme) à condition de « déformer suffisamment » les faits et de se donner un « “demain” indéfini » (cf. p. 14). “Déformer les faits”, c’est, comme nous l’avons vu, imaginer que le P.C. possède un caractère réformiste, tout en étant convaincu qu’il ne prendra pas le pouvoir – idée qui, il est vrai, a été relancée en 68 où le pouvoir semblait massé dans des seaux où le P.C. n’a pas voulu le prendre – ce qui a effectivement relancé ce type d’explication trotskiste. Et se donner un “demain indéfini”, désigne l’horizon du débordement par la gauche.

L'une des expériences de Castoriadis est celle du stalinisme (peut-être n'est-elle plus aujourd'hui utopique, mais simplement mal vue) qui réussit son opération nationale (que nous ne nommerons tout de même pas populiste, mais) à large front ou couche, ou population, etc., et qui, fort de cet appui, ne se laisse pas déborder.

« L'insurrection de décembre 1944 a été battue – mais par l'armée anglaise. Il importe peu, dans le présent contexte, de savoir dans quelle mesure des erreurs (de son propre point de vue) tactiques et militaires de la direction stalinienne, ou des querelles intestines, ont existé ou joué un rôle réel : plus tôt ou plus tard, le P.C. aurait été battu de toute façon – mais par l'armée anglaise. Cette défaite était donc, si je peux dire, sociologiquement contingente : elle ne résultait ni du caractère intrinsèque du P.C. (qui n'aurait pas “voulu” ou “pu” s'emparer du pouvoir), ni du rapport des forces dans le pays (la bourgeoisie nationale n'avait aucune force à lui opposer), mais de sa position géographique et du contexte international (accords de Yalta). » (p. 15)

On pourrait faire une analyse similaire, par exemple de la république démocratique populaire qui s'est créée à un certain moment dans le nord-ouest de l'Iran, car là aussi le P.C. qui tenait complètement les populations a été finalement battu, et encore par l'armée anglaise ; mais après les accords de Yalta et avec la complicité de Roosevelt, cette république a été isolée, et la défaite a donc finalement été due à la « position géographique » de l'Iran et au contexte international ».

« Si la Grèce était située mille kilomètres plus au Nord – ou la France mille kilomètres plus à l'Est – le P.C. se serait emparé du pouvoir à l'issue de la guerre, et ce pouvoir aurait été garanti par la Russie. Qu'en aurait-il fait ? Il aurait instauré un régime similaire au régime russe, éliminé les anciennes couches dominantes après en avoir absorbé ce qui se laissait absorber, établi sa dictature, installé ses hommes à tous les postes comportant commandement et privilèges. Certes, à l'époque, tout cela n'était que des “si”, mais l'évolution ultérieure des pays satellites, confirmant ce pronostic autant qu'un pronostic historique ait jamais pu l'être, me dispense d'avoir à revenir sur cet aspect du raisonnement. » (p. 15-16)

On peut accorder à Castoriadis le fait brut, mais ce sont les questions relatives à sa nature qui importent, d'autant que le fil conducteur de toutes ses positions est la question de la nature du régime bureaucratique russe. Or il a “lâché” toutes ses positions les unes après les autres : d'abord il a quitté le P.C., puis le trotskisme, et finalement toute position proprement marxiste, mais dans l'espoir d'en continuer l'esprit. Aussi est-il nécessaire de situer, dans le cadre de cet historique, la question russe dont il dit qu'elle est la question concrète d'où sont sorties toutes les questions interrogatives, aussi bien les questions philosophiques que les questions politiques de théorie marxiste.

« Comment qualifier, du point de vue marxiste, un tel régime ? » [GG : à savoir le régime qui se serait établi en Grèce et qui s'est de fait établi dans tous les glacis politiques]. Il était clair que, sociologiquement, il devait avoir même définition que le régime russe. » (p. 16)

Que veut dire “sociologiquement” sous la plume de Castoriadis ? Il dit, page 15, « cette défaite est donc, si je peux dire, sociologiquement contingente » et page 16, « il était clair que, sociologiquement, il devait avoir même définition que le régime russe » – où le “si je peux dire” a disparu. En réalité, il faut maintenir partout ce “si je peux dire”, car lorsque Castoriadis dit “sociologiquement”, il ne fait pas du Raymond Aron, il ne met pas en jeu des instruments d'analyse sociologique de type indéterminé (les instruments de la science sociologique en général) et ne cherche pas à analyser – dans les termes d'une science qui n'aurait rien à voir avec la lutte des classes et avec les conceptions fondamentales du marxisme – la réalité soviétique ou celle des satellites de la Russie

soviétique. Par “sociologiquement”, il entend simplement l’essence ou la structure d’une certaine société (à savoir la société russe du temps de Staline), et l’analyse qu’il en propose part toujours, du moins dans ses premiers textes, de la question des rapports de production en tant que rapports constructifs. C’est, en un sens, une analyse typiquement marxiste. Mais le détail montre qu’il *quitte et ne quitte pas le marxisme*, et ce quitter-et-ne-pas-quitter a une inscription très nette dans son texte, lorsqu’il en vient justement aux rapports de production – comme nous le verrons en poursuivant la lecture.

Bref, quand il dit “sociologiquement”, il ne joue pas le sociologue bourgeois, mais il veut dire qu’il faut s’intéresser à un produit historique qui n’est pas du tout expliqué par la seule explication marxiste disponible du stalinisme, c’est-à-dire par le trotskisme. En effet, non seulement le trotskisme ne raisonne qu’en termes de dégénérescence du soi-disant État ouvrier (qui, selon lui, n’a jamais existé), mais encore il conçoit le stalinisme dans les termes d’une sorte de super-structure politique type, en faisant comme si les responsables du parti avaient perdu la “*virtu*” révolutionnaire et s’étaient embourgeoisés, et qu’il y ait eu une sorte de décadence des élus du vieux parti léniniste. Voir l’affirmation fameuse de Trotsky : « la révolution est trahie ». Le trotskisme n’est donc pas une analyse de la réalité sociale, mais une (pseudo)explication par la trahison – trahison de stricte décadence politique (le complot, etc.) ou psychologico-historique (c’est la décadence des élus).

Le second élément de la critique du trotskisme par Castoriadis (qui n’apparaît que plus loin dans son livre) est l’idée qu’il y a eu en Union Soviétique un régime socialiste ouvrier, mais qui a dégénéré. Pour lui, il y a donc socialisme dès qu’il y a nationalisation et planification de la production ; mais il mettra de plus en plus en doute ce second point de sa critique du trotskisme.

« Comment qualifier, d’un point de vue marxiste, un tel régime ? Il était clair que, sociologiquement, il devait avoir même définition que le régime russe. Et c’est ici que la faiblesse et finalement l’absurdité de la conception trotskiste devenaient évidentes. Car la définition qu’elle donnait du régime russe n’était pas sociologique, c’était une simple description historique. » (*ibid.*)

Je me demande dans quelle mesure ne pointe pas, dans l’inconscient théorique de Castoriadis, l’évidence de la consistance du sociologique. Je n’ai pas l’impression qu’il tire toujours vraiment les conséquences de ce qu’il appelle lui-même la disparition des points de repère (points de repère de la réflexion et de l’action), ni du démembrement marxiste de la culture occidentale dans son entier. En tout cas, il efface infiniment moins la dimension du sociologique que Gramsci qui en propose une réduction historiciste et qui en fait la généalogie. Non que la thèse de Castoriadis serait historico-sociologique, mais peut-être est-ce une question de génération ! Il en va de même chez Claude Lefort – ce qui est évidemment la marque de Raymond Aron, grand idéologue bourgeois qui a prouvé son libéralisme en acceptant d’être le rapporteur la thèse de Lefort (en raison de la mort d’Hyppolite), situation inconfortable pour le candidat (mais les gens d’ultra-gauche se prêtent à de tels inconforts !). En disant cela, je ne voudrais cependant pas apporter de l’eau au moulin de la réduction classique de toute l’ultra-gauche qui fait P.C. – c’est-à-dire à l’idée que ce sont là des hommes de gauche en parole, mais en fait des droitiers.

Il n’en reste pas moins que Castoriadis dit certes qu’un marxiste ne peut pas mettre une sociologie à côté du matérialisme historique – que l’objet de la sociologie n’existe pas, que sa méthode est une fausse méthode issue de l’empire idéologique bourgeois, tel qu’il s’est construit sur les sciences modernes de la nature, et qu’il ne doit finalement pas plus y avoir de sociologie

marxiste que d'économie politique marxiste, comme science existant en soi. Toutefois, il y a encore chez lui, à la différence de Gramsci, une espèce de consistance de l'analyse sociologique qu'il cherche à mener du point de vue marxiste, mais aussi, nous le verrons, une consistance de l'au-delà philosophique du marxisme. Chez lui, d'une certaine façon, les grandes divisions du savoir (qui sont des grandes divisions bourgeoises) subsistent dans leur évidence, alors même que l'ébranlement de ces évidences fait partie de « la disparition de tout point de repère », disparition qui se conjugue avec le marxisme, tel que je voudrais le ré-inscrire. Mais Castoriadis ne le ré-inscrit pas au même sens, car il le connaît tel qu'il est dans son évidence, un peu comme Aron, à ceci près qu'il est militant de fait et en fixe les limites et les faiblesses pour prendre rang dans Marx même, texte par texte.

Quant à moi, je souhaiterais tirer de la pratique théorique-critique de Marx un fil marxiste autre que celui du marxisme bien connu et faire la jonction entre la destruction des points de repère et la tentative d'inventer une autre navigation, en faisant une utilisation "éhontée" (si je puis dire) de Marx. Non parce qu'il faudrait se cramponner à Marx à tout prix, mais parce qu'en désignant la production comme l'Être, Marx ne s'est pas trompé. Or, chez Castoriadis et Lefort qui avaient tous deux au départ une appartenance marxiste (ce qui les distingue des idéologues, disons, généraux), l'idée d'une transcendance du politique (ou transcendance de la pensée), qui pointe comme les os de la vache maigre jusqu'à en crever la peau, sourd des embarras rencontrés dans l'analyse de la production ; et elle conduit à croire que le marxisme n'est pas lui-même l'analyse de la forme de tout travail à venir. (Il y a donc, dans notre premier groupe, un nœud entre fidélité et trahison.)

« Car la définition qu'elle [i.e. la conception trotskiste] donnait du régime russe n'était pas sociologique, c'était une simple description historique : la Russie était un "état ouvrier dégénéré", et ce n'était pas là une question de terminologie. Pour le trotskisme, un tel régime n'était possible que comme le produit de la dégénérescence d'une révolution prolétarienne. » (*ibid.*)

Ce qui implique, à charge de revanche, que Castoriadis démontre qu'il y a effectivement eu (parce que cela était possible – d'un possible qui n'a pas fini de nous concerner), et même qu'il peut encore y avoir élimination de la bourgeoisie, planification de l'économie, nationalisation de la propriété, sans révolution prolétarienne. Il est vrai que ce qu'il soupçonne là est extrêmement intéressant parce que cela dessine comme possible dans l'histoire un prétendu socialisme possédant toutes les marques positives du socialisme, mais non son essence proprement dite.

De telles marques positives toucheraient la question de la possession juridique des moyens de production, ainsi que les faux objets en effet, greffés sur la production et substitués à elle : l'économique ; et elles manifesteraient une propension économique moderne inchangée présente aussi bien dans le capitalisme classique que dans capitalisme actuel et dans la variante soviétique de la production moderne. Dans ce cadre, l'élimination de la bourgeoisie serait une marque officielle *mais superficielle*, car la division entre classe dominante et classe exploitée se trouverait reproduite à l'intérieur du régime soviétique, à ceci près que le mode d'appropriation du pouvoir y serait devenu collectif. Or, ce que Castoriadis envisage ainsi est la naissance de sociétés modernes fondamentalement oppressives, portant les stigmates – les marques superficielles – du socialisme (nationalisations, planifications), mais n'en possédant pas l'essence, c'est-à-dire le caractère prolétarien.

Il faudrait alors redéfinir “prolétarien”, peut-être en précisant qu’il ne s’agit pas seulement de nationaliser la production ou de mettre en cause sa nature, et donc qu’il ne s’agit pas seulement de nationaliser l’économie, mais de récuser l’évidence même de l’économique comme un faux objet prélevé sur la réalité complète de la production du fondamentalement politique – c’est-à-dire comme ce qu’il est toujours en mode bourgeois. Autrement dit, il s’agirait de constamment soumettre l’intentionnalité économique (sans pour autant la nier au niveau relatif) au creuset de la volonté politique, au lieu d’invoquer, d’appeler, à la reprise de la production – ce à quoi toute bureaucratie stalinienne ou post-stalinienne est conduite, et qui nous attend demain. “Prolétarien” signifierait la mort de ce genre de pseudo-évidence (qui est en réalité une confusion entre la production et l’économique) et mettrait en question la structure même des finalités de la production, en distinguant entre vrais besoins et faux besoins. Et pourquoi n’y aurait-il pas, de la part du politique, une admission volontaire, et même d’une certaine façon volontariste, de la régression au besoin ? En tout cas, le politique proprement dit serait mis au premier plan et il ne subsisterait pas plus, comme dimension connexe à l’économique, que ne subsisterait l’économique ou le soviétique (le rôle du parti et la nature des institutions partielles ou totales) à la place de l’État.

Ici, Castoriadis ne développe pas ce qu’il entend par “prolétarien” ; mais il le fera petit à petit, et même avant le choc de 68, dans « Sur le Contenu du socialisme, III »¹⁵ ; c’est là qu’il est vraiment admirable.

Ici, ce que l’on reprocherait au fond à l’analyse trotskiste est de rester dans la superficialité de l’évidence des concepts marxistes et de croire que la Russie du temps de Lénine est forcément un état ouvrier, le produit d’une révolution prolétarienne, parce que la propriété est nationalisée, l’économie planifiée et la bourgeoisie éliminée, et que cette révolution prolétarienne a ensuite dégénéré. À la question de savoir s’il faut qualifier les régimes qu’instauraient les P.C. en Europe occidentale d’“états ouvriers dégénérés”, Castoriadis répond :

« Comment auraient-ils pu l’être, s’ils n’avaient jamais été, pour commencer, ouvriers ? Et s’ils l’avaient été, il fallait admettre que la prise du pouvoir par un parti totalitaire et militarisé était en même temps une révolution prolétarienne – laquelle dégénérerait au fur et à mesure qu’elle se développait. Ces monstruosité théoriques – devant lesquelles les théoriciens “trotskistes” n’ont jamais reculé ... » (*ibid.*)

Si “prolétarien” connote ce que nous venons de dire, en particulier du point de vue de l’organisation institutionnelle de la classe ouvrière, il faut que la décision vienne d’en bas et il faut que la référence de Castoriadis à la spontanéité de la masse des producteurs – son hiatus spontanéiste – soit le seul moteur dans le creuset duquel sont, en un sens, sans cesse remis toute institution et tout pouvoir. Et, dans ces conditions, la conception du parti n’est évidemment plus la conception bolchevique : le parti a moins un rôle dirigeant au sens de la naissance des décisions (cf. l’avant-gardisme léniniste traditionnel) qu’un rôle de ferment qui reste à inventer. Y a-t-il effectivement quelque chose comme cela chez Castoriadis ? Peut-être finalement le parti a-t-il un rôle scolastique, comme si l’école marxiste devait exister de manière diffuse dans le peuple, mais devait à tout moment refuser l’exercice propre du pouvoir. S’il en est ainsi, il est vrai qu’imaginer que la prise du pouvoir par le parti bolchevique, militarisé, etc. est en même

¹⁵ *I. e.* texte de 1958 (non repris dans l’édition 10/18). (*Éd.*)

temps une théorie de la révolution prolétarienne relève de la monstruosité théorique et contraint à déclarer (par une sorte de décret confidentiel) qu'en même temps qu'elle se déroule, cette révolution dégénère *nécessairement*. Mais on ne voit pas pourquoi elle dégènerait nécessairement.

La question – celle qui fait de la succession de Lénine une tragédie – est justement que rien n'était nécessaire, au sens de ce fatalisme trotskiste, et que tout s'est joué dans les rapports de force internes à la Troïka, dans la montée de Boukharine, et derrière lui, de Staline. Mais il n'y a pas, dans le travail de Lénine, le germe de stalinisme que Castoriadis se trouve contraint d'y voir lorsqu'il pousse jusqu'au bout l'idée qu'une révolution, à la fois prolétarienne et menée par un parti dirigeant et militarisé, est une monstruosité théorique :

« Ces monstruosité théoriques – devant lesquelles les "théoriciens" trotskistes n'ont jamais reculé – restaient d'ailleurs d'un intérêt secondaire. L'expérience historique, autant que Marx et Lénine, enseignait que le développement d'une révolution est essentiellement le développement des organes autonomes des masses – Commune, Soviets, comités de fabrique ou Conseils – et cela n'avait rien à voir avec un fétichisme des formes organisationnelles : l'idée d'une dictature du prolétariat exercée par un parti totalitaire était une dérision, l'existence d'organes autonomes des masses et l'exercice effectif du pouvoir par ceux-ci n'est pas une forme, elle est la révolution elle-même et toute la révolution. » (p. 16-17)

Profession de foi très ultra-gauche, typiquement en ce qui concerne les organisations – d'autant qu'il ne s'agit pas d'un « fétichisme » organisationnel – qui montre que Castoriadis est sur une position difficile à ne pas tenir aujourd'hui, position selon laquelle l'autonomie des organes de masses et l'exercice effectif du pouvoir par ces organes ne sont pas l'une des formes de la révolution, mais la révolution, et toute la révolution. C'est par exemple ce qui sépare encore Bortiga de Gramsci sur la question de la prise du pouvoir, sur le rôle du parti, et sur la constitution d'un état prolétarien – que Gramsci a d'ailleurs cherché dans une certaine inconscience politique. Cette inconscience lui a fait manquer l'organisation dont il est partisan en fraction nationale ; elle a aussi fait que la grève des années 20 s'est finalement trouvée isolée dans le pays et a pu être réduite par les troupes non encore démobilisées de la Première Guerre mondiale ; et elle a enfin retardé l'organisation d'une fraction sur le plan national. Or, si Gramsci reste insuffisant sur la question de la prise du pouvoir d'État et donc sur le rôle du parti, c'est parce qu'il voulait d'abord bouleverser la conception même du parti et préfigurer déjà réellement dans les Conseils d'usine des institutions prolétariennes plus grandes et vraiment nouvelles. Pour lui, il faut que les décisions viennent de la base, qui ne doit à aucun moment s'en laisser déposséder, et il faut donc faire confiance à la créativité historique de l'ouvrier-comme-producteur et ne pas le confondre avec l'ouvrier-comme-salarié-dans-le-syndicat, ou comme militant-dans-le-parti.

« La conception de Trotsky se révélait ainsi fautive sur le point central sur lequel elle s'était constituée et qui seul pouvait fonder le droit à l'existence historique du trotskisme comme courant politique : la nature sociale et historique du stalinisme et de la bureaucratie. » (p. 17)

Ici commence l'aventure propre de *Socialisme ou Barbarie*, qui avait pourtant, au début, une forte coloration trotskiste, – aventure basée sur ce qu'il faudrait appeler l'ultra-gauche (à cause des étiquettes), en se lançant dans l'inventaire analytique de la nature sociale du stalinisme et de la bureaucratie comme d'un objet inconnu.

« Les partis staliniens n'étaient pas réformistes, ils ne conservaient pas mais détruisaient la bourgeoisie. La naissance de la bureaucratie russe dans et par la dégénérescence de la révolution d'Octobre, essentielle à d'autres égards, était accidentelle quant à celui-ci : une telle bureaucratie pouvait aussi naître autrement et être, non pas le produit, mais l'origine d'un régime que l'on ne pouvait qualifier ni d'ouvrier, ni simplement de capitaliste au sens traditionnel. » (*ibid.*)

C'est donc, si vous voulez, l'apparition d'un produit historique : la révolution comme produit historique. Produit de quoi ? Castoriadis et Lefort inventent, au sens dialectique, l'institution du social, de son dehors absolu dans le pouvoir, et soudain ils nagent dans une généralité philosophique plus du tout marxiste – ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit pas intéressante. Leur question est donc : Comme produit historique, à partir de quoi apparaît une forme de société à laquelle ne correspond aucun moyen marxiste d'analyse connu, puisque la seule analyse connue est l'analyse trotskiste justement critiquée ? Et la réponse est : la bureaucratie, les institutions ayant pour caractère essentiel la bureaucratie :

« une telle bureaucratie pouvait aussi naître autrement et être, non pas le produit, mais l'origine d'un régime que l'on ne pouvait qualifier ni d'ouvrier, ni simplement de capitaliste au sens traditionnel. [...] Il fallait donc revenir sur la "question russe" et écarter l'exceptionnalisme sociologique et historique de la conception de Trotsky. » (*ibid.*)

Autrement dit, il ne fallait pas considérer le stalinisme comme l'exception dégénérescente d'un système au départ ouvrier, dont les bases seraient effectivement toujours socialistes, mais comme la marque – tout aussi indépendante et résistante aux instruments d'analyse que le fascisme, qui appartient d'ailleurs à la même époque – d'une nouvelle forme de société.

Remarquons qu'il y a quelqu'un à qui Castoriadis ne fait jamais allusion, mais que les pages 17 et 18 de son texte me rappellent et qui disait déjà à peu près la même chose que lui sur le caractère entièrement énigmatique du régime stalinien et du régime fasciste : c'est Simone Weil qui montre déjà en 1937 dans *La condition ouvrière* que ces régimes ne s'expliquent ni par la justice politique des Modernes (qui est une politique bourgeoise), ni par le marxisme (au moins traditionnel). Elle les considère, elle aussi, comme des produits historiques qui doivent être interrogés à partir de zéro et qui possèdent une nécessité actuelle. Elle se révèle d'ailleurs incapable de rendre compte de cette nécessité, mais elle rend bien compte de l'étrangeté de ces produits par rapport aux instruments d'analyse disponibles.

« Contrairement au pronostic de celui-ci [i. e. Trotsky], la bureaucratie russe avait survécu à la guerre, laquelle ne s'était pas résolue en révolution ; elle avait aussi cessé d'être "bureaucratie dans un seul pays", des régimes analogues au sien poussaient dans toute l'Europe orientale. Elle n'était donc ni exceptionnelle, ni "formation transitoire" en aucun sens non sophistique de ce terme. Elle n'était pas non plus simple "couche parasitaire", mais bel et bien classe dominante, exerçant un pouvoir absolu sur l'ensemble de la vie sociale, et non seulement dans la sphère politique étroite. Ce n'est pas seulement que, du point de vue marxiste, l'idée d'une séparation (et, dans ce cas, d'une opposition absolue) entre les prétendues "bases socialistes de l'économie" russe et le terrorisme totalitaire exercé sur et contre le prolétariat est grotesque » (*ibid.*)

Ici, Castoriadis suggère qu'il y a, dans le présupposé inconscient de l'analyse trotskiste du stalinisme, quelque chose qui n'est pas du tout marxiste : la coexistence entre un socialisme d'économie (des structures économiques à base socialiste) et un terrorisme totalitaire "exercé sur et contre le prolétariat par un petit groupe de dirigeants". Idée effectivement grotesque, comme il le dit peu tactiquement, peu prudemment, car elle fait bon marché de toute la théorie de la superstructure et

revient à croire que les bases socialistes de la production ou de l'économie sont compatibles avec des institutions politiques qui sont non socialistes et de surcroît totalitaires et répressives.

« Il suffisait de considérer sérieusement la substance des rapports réels de production en Russie, au-delà de la forme juridique de la propriété "nationalisée", pour constater qu'ils sont effectivement des rapports d'exploitation, que la bureaucratie assume pleinement les pouvoirs et les fonctions de la classe exploiteuse, la gestion du procès de production à tous les niveaux, la disposition des moyens de production, les décisions sur l'affectation du surproduit. » (p. 17-18)

Son énumération met au compte de la bureaucratie tous les termes de l'exploitation de la phase de travail par le capital : la gestion du procès de production à tous les niveaux et la disposition des moyens de production. Castoriadis aurait dû d'ailleurs commencer par là, puisque ce qui définit formellement le capitalisme, selon la vulgate, est la séparation des moyens de production des forces productives. Or, étant donné que la force de travail ne travaille que dans des moyens de production qui appartiennent à un tout, le stalinisme porte le même stigmate que le capitalisme, il gouverne tout le procès de production, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de totalitarisme politique qui ne soit aussi un totalitarisme économique disposant des moyens de production et du pouvoir de décision sur l'affectation du surproduit.

Ce passage est le premier où apparaît la question des rapports de production ; et il faut noter qu'il y en a un autre, plus loin dans cette même introduction, où il semble que dans sa critique Castoriadis a mené si loin l'analyse du phénomène bureaucratique qu'il sort du marxisme, autrement dit qu'il ne cherche plus l'explication du phénomène bureaucratique dans l'analyse des rapports de production. On y lit ceci :

« pas plus que l'on ne pouvait définir le socialisme uniquement à partir de la transformation des rapports de production, pas davantage on ne pouvait parler désormais du prolétariat comme dépositaire privilégié du projet révolutionnaire. » (p. 43-44)

Revoilà la série des abandons ! Je ne comprends pas comment Castoriadis met ce passage en accord avec celui que nous lisons tout à l'heure (cf. « il suffisait de considérer sérieusement la substance des rapports réels de production en Russie,... » p. 16-17) qui montre que ce dont il s'agit, c'est d'analyser les rapports de production sous le régime bureaucratique. Or si tel est le cas, l'analyse est effectivement de type marxiste ; et, en un sens, Castoriadis ne cessera de revendiquer un travail marxiste sur la bureaucratie soviétique. Voir, par exemple, ce passage :

« La nouvelle conception de la bureaucratie et du régime russe permettait de déchirer le voile mystificateur de la "nationalisation" et de la "planification" et de retrouver, au-delà des formes juridiques de la propriété, comme des méthodes de gestion de l'économie globale adoptée par la classe exploiteuse ("marché" ou "plan"), les rapports effectifs de production comme fondement de la division de la société en classes. » (p. 19-20)

Avoir gagné la connaissance des rapports de production – des rapports effectifs, et non pas de leur production mythique en termes juridiques – est en effet le gain des analyses de *Socialisme ou Barbarie*, qui sont donc de type marxiste orthodoxe. Mais ces analyses fonctionnent effectivement pour dévoiler la nature réelle du système bureaucratique – de cet objet historique énigmatique que personne ne comprend, surtout pas les trotskistes ! –, et on ne comprend pas pourquoi elles ne devraient plus fonctionner pour définir le socialisme. C'est pourtant ce que Castoriadis affirme à la page 43, et ce qu'il dit indique qu'il n'est plus marxiste dans sa définition du socialisme, alors qu'en un sens, il l'est encore dans ses analyses de la réalité bureaucratique.

Or si cela est possible, c'est parce qu'il pense que "production" ne peut pas désigner autre chose que la production économique, et que Marx, qui voulait faire une critique de l'économie politique, n'a finalement produit qu'une économie politique.

À l'encontre de cela, il faut prendre la mesure du chiasme existant entre deux sens des termes "production" et "industrie" dans le troisième *Manuscrit de 1844*. Dans ce manuscrit, Marx considère en effet la production à la fois :

(i) au sens ontologique fondamental le plus général : comme production du monde désignant la façon dont l'unité originelle de l'homme et de la nature constitue le lieu même de la pratique et ce qui la gouverne en totalité ;

(ii) au sens étroit : comme production économique, essentiellement industrielle.

Il dit dans une simple parenthèse du troisième manuscrit (passage que j'ai déjà souligné et auquel je reviens sans cesse, car il me paraît être la clef de tout) que l'« un de ces deux mouvements doit être pris pour une partie simplement de l'autre ». Et il cherche en réalité à comprendre tous les phénomènes de l'ordre de la production économique à partir du grand thème de la production entendue comme production d'un monde, et aussi bien – à l'inverse – le monde des hommes, en tant qu'il fait monde, comme une partie qui n'est pas une simple partie de leur activité, mais en un sens son tout : comme « *pars totalis* ». Selon lui, toute production est donc industrielle – la fonction de production économique (technique moderne-industrielle) signifiant la naissance de la technique moderne au sens, par exemple, où l'agriculture n'est plus qu'une industrie d'alimentation.

Or, pour vraiment cerner ce chiasme, il lui manque un second fil présent chez Heidegger auquel le premier fil fait défaut. Ce second fil est la question de l'essence de la technique moderne que Heidegger rapporte à celle l'essence de la métaphysique moderne, en mettant en avant le thème de l'infinisisation que j'ai précédemment évoqué. Quant au premier, celui qui n'est pas chez Heidegger, mais qui devrait aussi pouvoir, d'une certaine façon, se traiter heideggeriennement, il montre que *toute pratique* (la pratique dans sa totalité) *est pratique industrielle* et que le fait historique ontologiquement central n'est pas seulement l'essence de la technique moderne, mais aussi la production industrielle. Toutefois, bien qu'il emprunte à l'industrie quelques-uns de ses produits à titre d'exemple (notamment l'exemple du barrage qui est une machine), Heidegger n'interroge pas l'industrialité comme telle. Aussi, pour comprendre le chiasme, faut-il penser le rapport entre production industrielle et essence de la technique moderne. Ce qui, s'agissant de la production, exige que l'on ressaisisse les questions d'une façon plus claire que l'analyse marxiste de la bureaucratie, c'est-à-dire que l'on ressaisisse les rapports de production effectifs derrière le voile de l'élimination de la propriété privée (du juridique), derrière celui de l'élimination de la bourgeoisie (du purement sociologique qui, en réalité, reproduit la division exploitant / exploité), et enfin derrière le voile de la planification qui n'a rien à voir avec le retour de la production au sein de la décision des masses.

D'une certaine façon, l'analyse de Castoriadis emprunte une méthode marxiste : pour une société donnée, elle cherche, dans les rapports effectifs de production, la raison objective de tous les phénomènes sous la surface desquels elle se montre, et qui résultent de la bureaucratie :

« Ce n'était là, évidemment, que retourner au véritable esprit des analyses de Marx. » (p. 20)

Il faut, bien sûr, le lui accorder.

Mais, d'un autre côté, Castoriadis abandonne l'analyse marxiste sur deux points plus importants encore que l'analyse de la bureaucratie et du système social : sur la définition même du socialisme, et sur le rapport entre la révolution et le prolétariat, c'est-à-dire sur la question de savoir si c'est le prolétariat qui est ou non porteur de la révolution. Sur ces deux points fondamentaux, il fait comme si l'idée de rapports de production était trop vide pour le but poursuivi ; et cela, crois-je, parce que *son concept de production est trop étroit*. À nous de l'élargir, peut-être en nous appuyant sur l'autre groupe, celui de Deleuze-Guattari, etc., dont l'art de recherche tient à ce qu'il ne cesse de parler le langage de la production, de le tirer hors de l'économique, et de lui faire effectivement retrouver la dimension de la totalité ; mais aussi dans l'espoir de saluer Gramsci qui présente comme énigmatique la différence du salarié et du producteur (*i. e.* finalement le résultat théorique le plus profond de ses écrits sur le marxisme et sur l'État, ou sur le marxisme ouvrier).

Tout cela passe par les questions : « Qu'est-ce que production ? » et : « Qu'est-ce que le prolétariat ? », questions qui sont, en un sens, une seule et même question. Cf. p. 44 où Castoriadis dit que le prolétariat n'est plus le dépositaire privilégié du projet révolutionnaire. Il y a, sur thème, une littérature immense à laquelle il faut ajouter les deux parties de l'article de Glucksmann paru dans *Les Temps modernes* (« Nous ne sommes pas tous des prolétaires ») qui cible très bien la question.

Somme toute, sur la question russe, Castoriadis montre qu'il faut récuser l'explication trotskiste du caractère exceptionnel d'une forme transitoire de la société bureaucratique d'abord parce qu'elle est un gauchissement des faits, ensuite parce qu'elle suppose un "demain indéfini", et finalement parce qu'elle est "grotesque" du point de vue marxiste, étant donné qu'elle sépare les bases de l'économie de toutes les autres structures de la société. Voir, sur ce point, le passage déjà cité de la p. 17-18 qui se poursuit ainsi :

« Il en découlait une foule de conséquences capitales [GG : toute la suite du texte est la mise en ordre de ces conséquences] ; car la "question russe" était, et reste, la pierre de touche des attitudes théoriques et pratiques se réclamant de la révolution ; car elle est aussi le filon le plus riche, la voie royale de la compréhension des problèmes les plus importants de la société contemporaine. [GG : Magnifique !! Car qu'est-ce à dire sinon que l'analyse de la bureaucratie proposée par *Socialisme ou Barbarie* est la voie royale, qu'elle est exactement ce qu'il y a à faire.] La stérilité de Trotsky et du trotskisme n'est que le reflet de leur incapacité d'entrer dans cette voie. La justification historique du trotskisme, ce qui aurait pu fonder sa constitution comme courant politique indépendant et nouveau, eût été une analyse vraie de la nature du stalinisme et de la bureaucratie, et des implications de ce nouveau phénomène. Cette nouvelle étape aussi bien du mouvement ouvrier que de la société mondiale exigeait un nouvel effort, un nouveau développement théorique. » (p. 18)

Soulignons la répétition de l'adjectif "nouveau" qui est appelé par la conscience ou la croyance (je crois que pour Castoriadis c'est tout de même la conscience) qu'il y a là un moment de la société mondiale qui repose la question du savoir effectif et de la permanence historique de la bureaucratie – bureaucratie dont l'analyse aura bientôt deux branches : elle s'exercera dans l'ultra-gauche contre la réalité soviétique, mais aussi contre la réalité néo-capitaliste. Tout ceci relève d'un courant de pensée qui n'est pas nouveau, qui marque l'empreinte d'une certaine sociologie, essentiellement anglo-saxonne, et qui a été transmis, par Raymond Aron, à Lefort et Castoriadis. Il n'est pas dit que ce soit une mauvaise chose. Voir par exemple l'idée d'ethno-

structure, l'idée qu'il y a un devenir mondial des sociétés qui est dominé par la technologie et qui ne peut qu'engendrer une bureaucratie. Cette idée, gagnée par la sociologie occidentale dans ce qu'elle a de plus intelligent – dans le non-lieu théorique du sociologisme occidental –, a été véhiculée en France surtout par Aron.

L'idée, bien que Castoriadis la tienne des sociologues, ne me paraît ni fausse ni inintéressante, et il est vraisemblable que nous la retrouverons sur un chemin philosophique, puisqu'il y a un devenir mondial de la technique, puisque que la technique n'est pas simplement l'instrument d'application de la science et que la technologie n'est pas seulement la science annexe des moyens de production économiques, mais que technique et / ou technologie renvoie(nt) à la naissance de ce moment historique mondial (époque).

Or, on ne peut découvrir la raison de ce destin historique mondial qu'en rendant compte du caractère infinitisant (et mortel, pour tout simple produit naturel se trouvant sur son chemin) de la technique moderne, caractère irrésistible et auto-engendreur – formellement le même que celui du Capital qui est substance automatique s'infinitisant et se mondialisant. Tout le problème est donc de mettre ensemble la métaphysique moderne et le Capital ; et la résolution de ce problème dépend de la compréhension du chiasme (ou hiatus) dont je parlais tout à l'heure. À ce niveau, il y a bien une idée de sociologue, mais elle est riche d'une question allant bien au-delà du constat objectif et de la généralisation idéologique faite par les sociologues.

Précisons, en reprenant la lecture :

« Cette nouvelle étape, aussi bien de l'histoire du mouvement ouvrier que de la société mondiale [GG : il y a donc une société mondiale] exigeait un nouvel effort, un nouveau développement théorique. [GG : Qu'est-ce que veut dire "nouveau" : nouveau par rapport à tout instrument d'analyse marxiste ? C'est ce qu'on ne sait pas encore. En tout cas, cela veut dire "nouveau" par rapport aux instruments marxistes existants – en l'occurrence l'analyse trotskiste.] Au lieu de cela, Trotsky n'a jamais fait que répéter et codifier la pratique léniniste de la période classique (ou plutôt, ce qu'il présentait comme telle) ; et même cela, il ne l'a fait qu'après une période de concessions et de compromis, qui ne s'achève qu'en 1927. [GG : Cf. l'histoire interminable des rapports entre Trotsky et Lénine.] Complètement désarmé devant la bureaucratie stalinienne, il n'a pu qu'en dénoncer les crimes et en critiquer la politique d'après les standards de 1917. Obnubilé par la pseudo-"théorie" du bonapartisme stalinien, empêtré dans une vue impressionniste de la décadence du capitalisme, il refusa jusqu'à la fin de voir dans le régime russe autre chose qu'un accident passager, un de ces fameux "cul de sac" de l'histoire ; il n'a jamais fourni du régime bureaucratique que des descriptions superficielles, et l'on chercherait en vain dans *La révolution trahie* une analyse de l'économie russe [GG : il faut souligner ici "économie", qui indique que Castoriadis n'a qu'un seul concept de production, autrement dit que, pour lui, production = économie, alors que la méthode marxiste consiste à chercher les rapports de production effectifs au-delà du juridique, et en un sens au-delà de l'économique, puisque le juridique dans sa juridicité entraîne l'économique] : les forces productives se développent, c'est grâce à la nationalisation et à la planification, qu'elles se développent moins vite et moins bien qu'elles n'auraient dû, c'est à cause de la bureaucratie, voilà la substance de ce que Trotsky et les trotskistes ont à en dire. Il s'épuisait à démontrer que les partis communistes violaient les principes léninistes et ruinaient la révolution – alors que ceux-ci visaient des objectifs tout autres, et que les critiquer dans cette perspective n'a guère plus de sens que reprocher à un cannibale, qui élèverait des enfants pour les manger, de violer les préceptes de la bonne pédagogie. » (p. 18-19)

Excellent passage qui veut dire qu'il y a belle lurette qu'avec Staline, le parti (ou les partis) communiste(s) ne se préoccupai(en)t plus de violer ou non les principes léninistes et de conduire la révolution, mais que ses objectifs était tout autres, quel que soit l'habillage idéologique qu'il leur donnaient et même qu'il s'en donnait à lui-même. La question est donc de savoir à quelle

nécessité historique il répondait. Et tous ces phénomènes – totalitaire, bureaucratique, etc. –, qu'ils soient apparus dans la sphère bourgeoise comme le nazisme ou dans la sphère socialiste comme le stalinisme, selon Castoriadis, ou bien on ne les comprend pas, ou il faut en chercher la nécessité historique, en tant qu'elle est le signe d'un besoin historique défini par les forces productives, par leur degré de développement auquel ne peuvent répondre ni le capitalisme traditionnel, ni un socialisme ouvrier de type classique.

Mais à quel blanc dans l'histoire répondent tous ces phénomènes ? Nous sommes là sur une pente extrêmement dangereuse qui pourrait aller jusqu'à ravitailler l'idéologie bourgeoise, lorsqu'elle essaie d'expliquer qu'il n'y a plus de capitalisme, mais seulement une gestion rationnelle de l'économie, et que cette gestion est en jonction avec la gestion rationnelle de l'économie dans les pays soviétiques. Tel est en effet le grand thème d'Aron qui a pour corrélat l'escamotage de la question de la nature du capitalisme actuel. Aussi faut-il bien *distinguer entre ce qu'il y a de vrai dans les questions de Castoriadis et le danger qu'elles comportent*. Son invocation d'une espèce de structure historique nouvelle répondant à un besoin inconnu de développement des forces productives est vraiment sauvage eu égard aux moyens d'analyse politique. Peut-être est-ce pour cela qu'il prend l'exemple du cannibale !

« Lorsqu'à la fin de sa vie il [i. e. Trotsky] accepta d'envisager une autre possibilité théorique concernant la nature du régime russe, ce fut pour lier immédiatement et directement le sort théorique des analyses de la Russie au sort effectif de son pronostic concernant l'engendrement de la révolution par la guerre qui commençait. Ses pitoyables héritiers ont payé cher cette monstruosité théorique ; Trotsky avait écrit, noir sur blanc (*In Defense of Marxism*) que si la guerre se terminait sans la victoire de la révolution mondiale, on devrait réviser l'analyse du régime russe et admettre que la bureaucratie stalinienne et le fascisme avaient déjà esquissé un nouveau type de régime d'exploitation, qu'il identifiait du reste à la barbarie. De sorte que, des années après la fin de la guerre, ses épigones étaient obligés de soutenir que la guerre, ou la "crise" issue de la guerre, n'était pas vraiment terminée. Probablement, pour eux, elle ne l'est toujours pas. » (p. 19)

Avec ce magnifique passage polémique se clôt l'analyse du trotskisme par Castoriadis, après quoi il passe à sa thèse à lui, qui s'annonce d'abord comme un retour à Marx, mais qui se développe très vite comme critique de l'économie marxiste, puis comme critique du marxisme lui-même.